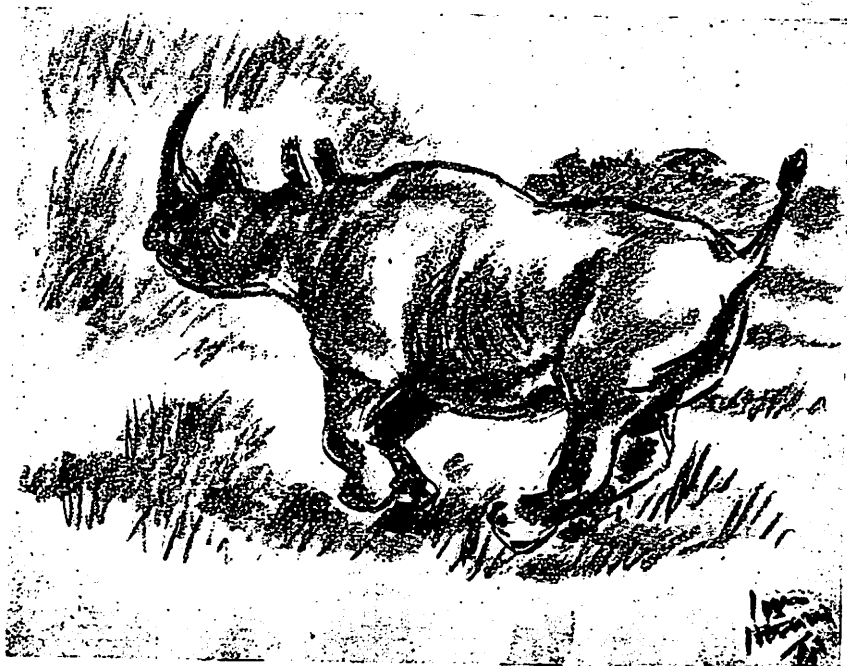


Rhinoceros - en 1911 en la zone de la savane - Congo - Sudafrica.



(Dessin Blancou)

2807

Le Rhinocéros noir

par A. J. JOBAERT



Le Rhinocéros à lèvres préhensiles, mieux connu sous le nom de Rhinocéros Noir, appartient à l'ordre des Périssodactyles, familles des Rhinocerotidés.

C'est un animal robuste, ses pattes terminées par des pieds larges portant trois doigts chacun, sont courtes. Par comparaison avec celles de l'hippopotame, ses chevilles apparaissent minces. L'ongle médian de chaque pied est le double des latéraux. La peau, d'un brun sombre est glabre, lisse et épaisse d'environ 25 mm sur le cou et sur les flancs, moins sur l'arrière-train et les parties inférieures du corps. Quand on dépouille un rhinocéros on est étonné par la facilité extrême avec laquelle la peau se soulève et se décolle. La tête large et massive a un profil concave, les yeux sont petits et curieusement placés en dessous et en arrière de la corne postérieure, ils sont, tout comme le museau, encadrés de rides profondes. Son museau est rond et porte de chaque côté un naseau ovale et plutôt petit. La lèvre supérieure est terminée par un embryon de trompe très mobile, qui lui sert à guider les végétaux dont il se nourrit sous les molaires qui les cisailent. Les oreilles placées tout à l'arrière du crâne, contre la nuque, sont assez grandes, en forme de cornet et bordées d'une frange de poils rudes. Les testicules sont internes et la queue de longueur moyenne, mince et glabre est, tout comme celle de l'éléphant, terminée par des crins posés sur ses arêtes externe et interne. Il n'a d'incisive ni à la mâchoire supérieure ni à l'inférieure, mais porte sept paires de molaires à chaque mâchoire, qui sont garnies de crêtes tranchantes qui cisailent les rameaux dont il se nourrit. Les cornes, dont la première est généralement la plus longue et est posée à l'extrémité même du museau tandis que la seconde se trouve un peu au devant des orbites, sont composées de poils agglutinés et posées non point sur l'os du chanfrein mais directement sur l'épiderme. L'apparence générale de l'animal est bien

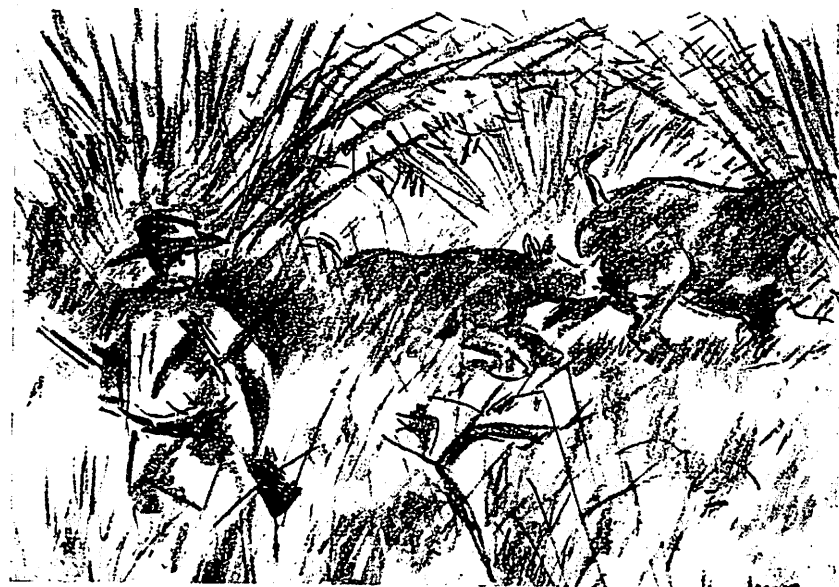
moins lourde que celle de cet autre gros pachyderme africain, l'hippopotame et le Rhino en mouvement donne même une impression de dégagé que confirme l'allure qu'il peut atteindre.

Voici les mensurations exactes d'un beau Rhino mâle tué sur le versant du Lubudi prises peu de temps après la mort alors que le corps était encore chaud :

Hauteur du milieu de la sole du pied au sommet du garrot mesurée entre deux piquets	1.64.
Longueur du bout du museau à la racine de la queue mesurée de la même façon	3.43.
Longueur de la queue de la racine au bout de la touffe de crins terminale	0.67.
Longueur de la corne de devant mesurée sur la courbe extérieure	0.56.8.
Longueur de la corne postérieure mesurée en verticale	0.21.4.
Longueur du crâne totalement décharné	0.61.

L'animal était adulte mais dans toute la force de l'âge et grâce à un abondant régime de jets de bambous en excellente condition physique. J'estimai son poids à environ 1.500 kgs. Les circonstances qui entourèrent la poursuite de cet animal furent particulières et méritent je crois d'être relatées. Nous avons, au point du jour, visité un abreuvoir vasque en granit, situé sur le versant du Lubudi et très fréquenté car dans cette région aride il faut en septembre parcourir de longues distances pour trouver de l'eau. Nous relevâmes les empreintes des rhinocéros, celles d'une femelle de taille moyenne suivie et celles d'un animal de forte taille, un mâle très probablement que nous suivîmes sans hésitations. Elles nous conduisirent bien vite dans un épais massif de bambous couvrant les collines qui s'étendaient entre deux affluents du Lubudi complètement desséchés. Dès le début la lecture de la piste s'avéra difficile, le sol était couvert d'un épais tapis de feuilles mortes de bambous et les empreintes laissées par ces pachydermes les nuits précédentes y étaient nombreuses. Le sommet des bouquets de bambous se joignaient créant, au commencement de la journée une pénombre de cathédrale qui à mesure que le soleil s'approchait du zénith fut traversée de rais de lumière se reflétant sur le sol et augmentant les difficultés déjà considérables que présentait la lecture de la piste. Je ne pense pas que nous couvrîmes plus de cinq cents mètres à l'heure au cours de cette poursuite et si j'avais été aidé par un pisteur moins savant que Mirambo il est très probable que cette journée se fût terminée par un échec complet. Mirambo était un chasseur de rhinocéros expérimenté, son père était un des compagnons de Mushidi quand il vint au Katanga de l'Unyamuezi ou ces pachydermes abondaient et lui-même avait souvent poursuivi ces animaux dans les vallées de la Lufira et de la Dikuluwe. Les indications les plus précises nous étaient fournies par les restes des jets de bambous broutés par le rhino au cours de sa promenade nocturne, sous cette lumière insuffisante il ne suffisait pas de regarder mais chaque pousse devait être tâchée avec les doigts pour déterminer la fraîcheur de la section. Vers 11 heures nous eûmes une alerte, Mirambo qui avait contourné un gros bouquet de bambous sur la gauche de la piste me montra derrière un écran serré de tiges de ces graminées géantes, à quelque cinquante mètres de nous, la silhouette d'un rhinocéros qui se présentait de profil. Je ne pouvais tirer dans ces conditions car le projectile aurait très probablement été détourné de sa course par les tiges dures qui masquaient la bête. Un mouvement trop brusque que je fis pour obtenir un angle de tir plus favorable fit débouler le rhino qui traversa au galop une éclaircie suivi immédiatement par un

jeune de la taille d'un veau d'un an. C'était notre femelle suivie qui, probablement à la suite d'une saute de vent, était venue croiser la piste de notre animal de chasse. L'opportune maladresse que j'avais commise m'avait épargné le regret d'abattre une femelle dont le jeune, livré à lui-même, n'aurait probablement pas pu survivre. Cette poursuite d'une énervante lenteur se continua jusque très tard dans l'après-midi et se termina par la découverte de notre mâle couché entre deux bouquets de bambous, profondément endormi et, couvert qu'il était des restes de ses bains de poussière de la nuit, si semblable à une termitière que je faillis compromettre le succès de la journée en m'approchant imprudemment. Heureusement aucun courant d'air ne vint alerter l'animal autour duquel, suivant ses méandres de la nuit, nous avions longtemps tourné sans nous douter, tant les bouquets de bambous étaient serrés les uns contre les autres, que nous étions si près de lui.



(Dessin Blancou)

En 1910, quand commença l'occupation de l'actuelle province du Katanga le Rhinocéros noir bien que n'existant nulle part en grande abondance, se rencontrait dans toute la partie de cette province située à l'est du grand Lubudi avec comme limite nord la Lukuga, et comme limites est et sud les frontières de la colonie. (Voir carte) On le trouvait partout ou existait le terrain d'aspect très spécial qu'il réclame, dans les collines bordant la vallée de la Lukuga, dans les Marungu, les contreforts des Kundelungu des Kibara et du Bianco, dans les collines de la vallée de la Lufira et de ses affluents, dans celles de la vallée des Kalule, dans les montagnes de la crête de partage du Congo et du Zambèze et surtout, c'est là que j'ai constaté la présence de très nombreux rhinocéros, dans le massif montagneux séparant le Lualaba de son affluent de gauche le grand Lubudi.

Bien qu'il est possible qu'à une époque reculée il ait existé autre part comme le veulent certaines légendes indigènes, la zone que je viens de décrire doit être tenue comme l'aire de répartition de ce pachyderme au moment de notre occupation.

Il serait superflu d'examiner les causes de la disparition totale de cet animal du territoire du Congo Belge, elles ont été chez nous ce qu'elles furent ailleurs, ce qu'elles sont encore dans l'Afrique toute entière. Là où en 1914, puis en 1919 je rencontrais chaque jour des rhinocéros dans l'entre Lualaba - Lubudi au sud de Bukama, ils y étaient assez nombreux que pour rendre aisée l'étude de leur comportement, le Docteur Henri Chaussier et l'administrateur du territoire de Kinda, monsieur Nennen passèrent tout le mois d'octobre 1923 sans en apercevoir un seul. Ils étaient accompagnés de pisteurs expérimentés et n'épargnèrent aucun effort pour rencontrer des rhinocéros, passant sans tirer éléphants, buffles et antilopes rencontrés au cours de leurs randonnées. Ils découvrirent quelques pistes aux abreuvoirs sur le versant Lubudi et firent débouler sans les voir trois de ces animaux dans les ravins à épineux et les massifs de bambous. Il est très probable qu'aux environs de 1925 le dernier rhinocéros avait disparu de cette région pourtant totalement inhabitée.

On a, paraît-il, relevé récemment dans le Parc National de l'Upemba, créé hélas trop tard pour les sauver, les traces d'un rhino solitaire. Il ne faut fonder la-dessus aucun espoir de les voir se reconstituer dans les limites de ce sanctuaire. Quand une espèce animale est arrivée à un point trop avancé de déplétion elle ne peut plus se reconstituer. Les quelques rhinos découverts dans les massifs à épineux de la basse Sabi, Parc National Krüger au Transvaal, ne parvinrent pas à se multiplier malgré une protection totale et un habitat exceptionnellement favorable et, en 1940, le dernier était disparu.

Je n'ai jamais vu des Rhinocéros noirs que dans des endroits arides et tourmentés, ravins abrupts et rocailleux à végétation d'épineux et sur les plateaux secs couverts de peuplements de bambous propres au haut Katanga. Les bauges que nous avons examinées étaient invariablement installées sur un sol très sec mais jamais cependant très éloignées d'un point d'eau. La flore de cette région qu'un botaniste averti aurait étudié avec intérêt était à mes yeux profanes très particulière. Les ravins étaient fourrés d'épineux à branches basses et souples et l'on ne pouvait y progresser qu'en empruntant les tunnels ouverts par les fréquents passages des animaux sauvages. Des plantes succulentes à tiges carrées portant des feuilles lancéolées d'un vert sombre et luisant paraissaient être une nourriture favorite des rhinos car elles étaient généralement broutées de près. Les plateaux étaient recouverts de massifs de bambous ou d'une savane dense ou il ne poussait que quelques touffes d'herbes maigres très espacées. Les traces des rhinocéros traversaient souvent cette savane mais je ne crois pas qu'ils y séjournassent durant la journée car je ne les y ai jamais rencontrés.

Une piste me mena un jour dans un de ces ravins d'aspect particulièrement rébarbatif et progressant tantôt courbé en deux, plus souvent sur les mains et les genoux, j'arrivai si près d'une masse rougeâtre que je distinguai mal dans la pénombre, que j'aurais pu je crois la toucher en étendant ma carabine quand je fus arrêté sans douceur par Mirambo qui me suivait et me fit trébucher en me saisissant un pied. Cela ne se fit pas sans bruit et la masse rouge se lança en avant et remonta en trombe le flanc opposé du ravin. C'était un rhino que nous avions dérangé dans sa sieste. Il s'était probablement installé en se couchant le derrière au vent

comme ils le font toujours et un changement de la direction des courants d'air, fréquents en ces régions à la fin de la saison sèche, ne l'avait pas éveillé de son profond sommeil.

Le Rhinocéros noir ne mange pas d'herbes, son régime se compose uniquement, dans les régions où il m'a été donné de l'observer, en plus des feuilles et des branches de l'arbuste dont je viens de parler et dont malheureusement j'ignore le nom, des feuilles et parties terminales des branches des acacias, des petites racines de ces arbres qu'il découvre en grattant le sol avec ses pieds de devant et de jeunes pousses de bambou. Il saisit le rameau qu'il convoite à l'aide de sa lèvre préhensile et le conduit sous ses prémolaires qui le sectionnent. Il fait plus de bruit encore que l'éléphant en mastiquant sa provende et j'ai été à deux reprises averti de la proximité d'un de ces animaux par ce bruit très spécial que l'on n'oublie plus quand on l'a une fois entendu.

Il boit deux fois par jour, au crépuscule avant de gagner, ou en gagnant son pâturage et au lever du jour en rejoignant le gîte où il passera les heures chaudes de la journée. Là où il n'est pas dérangé comme c'était le cas alors dans ces régions désertes, il s'attarde volontiers en route et ne se bauge que quand le soleil est déjà haut sur l'horizon. Une fois couché il s'endort vite d'un sommeil bien plus profond m'a-t-il paru que celui de la plupart des animaux sauvages.

Le Rhinocéros noir n'est certainement pas un animal grégaire et rien dans son comportement n'indique qu'il recherche la société de ses semblables. En dehors de la saison du rut qui, dans l'Afrique Centrale du sud semble se situer en février et mars, on le rencontre le plus souvent isolé, ou bien une couple composée d'une femelle et de son jeune. Tout comme on l'observe chez l'éléphant le jeune rhino accompagne longtemps sa mère, j'ai vu une femelle probablement d'âge avancé à en juger par sa corne antérieure si usée qu'elle était plus courte que la postérieure, suivie d'un jeune presque aussi grand qu'elle dont la corne de devant devait bien mesurer trente centimètres. Il est probable que, comme on le remarque chez la lionne, la femelle n'accepte pas le mâle aussi longtemps qu'elle est suivie car on n'en a jamais observé accompagnée de deux jeunes d'âges différents. Le jeune rhinocéros noir suit sa mère tandis que le jeune rhinocéros blanc la précède et marche guidé par la corne de sa génitrice.

Les pistes de rhinocéros ne peuvent être confondues avec aucune autre car aucun animal ne laisse la caractéristique empreinte en forme de trèfle à trois feuilles qu'impriment les trois ongles de ses extrémités, mais elles sont le plus souvent malaisées à suivre et à démêler sur un terrain dur, caillouteux et très souvent couvert de feuilles mortes tout au moins aussi longtemps que l'animal qui les a laissées n'a pas forcé l'allure. Quand le rhinocéros galope il ne pose plus que l'avant de ses pieds sur le sol, ou tout au moins l'avant du pied s'imprime seul et tandis que l'ongle médian profondément enfoncé par le poids de l'animal est clairement marqué, ceux des côtés le sont peu et la sole du pied pas du tout.

Le Rhinocéros noir est loin d'être un grand voyageur, quand il a trouvé une région qui lui convient, terrain sec, arbustes et nourriture en abondance et eau à proximité, il ne la quitte plus et couvre au cours de ses recherches d'eau et de nourriture un espace étonnamment réduit. Il est, c'est certain, très difficile sur le choix de sa provende mais comme il est le plus souvent seul à exploiter les ressources du canton dont il a fait choix il peut y vivre longtemps car elles ne s'épuisent pas aussi rapidement que quand elles doivent suffire à la nourriture d'une harde.

Ce pachyderme évacue les produits de sa digestion sous forme de crottins un peu moins gros que ceux de l'hippopotame. On les trouve toutefois rarement entiers car il a l'habitude de les disperser à l'aide de ses pieds de derrière immédiatement après l'évacuation. Certains mammifères, les civettes par exemple, vont déposer les produits de leur digestion au même endroit aussi longtemps qu'ils ne changent pas de canton mais aucun je crois ne pousse cette habitude aussi loin que le Rhinocéros noir et j'ai vu souvent des dépôts d'excréments de ces pachydermes qui servaient régulièrement depuis plusieurs jours. Cette habitude est hélas bien connue des chasseurs indigènes qui sont souvent de savants observateurs des mœurs des animaux sauvages et je suis bien sûr que beaucoup de rhinos de l'entre Lualaba - Lubudi furent tués par des noirs pratiquant l'affût auprès des dépôts de déjections.



(Dessin Blancou)

Quand il progresse cet animal porte la tête en prolongement de la ligne du corps, quand il galope il la soulève légèrement et porte la queue dressée. Quand il se promène il ne marche pas très vite mais son trot est rapide et son galop égale celui d'un bon cheval. Comme la plupart des animaux sauvages il marche le nez au vent et cependant, quand il est effrayé il fuit sous le vent et continue ainsi jusqu'à ce qu'il s'arrête. Nous avons observé la même habitude chez les buffles poursuivis par des lions.

Nous avions un matin par temps couvert levé la piste d'un bon animal qui nous conduisit dans un infernal fourré d'épineux où nous la perdimmes au milieu d'autres fraîches et anciennes s'entrecroisant dans tous les sens.

Il n'y a qu'un remède à semblable défaut, tenter, en recoupant très en avant dans la direction supposée prise par l'animal, de retrouver ses traces sans omettre de marquer la place où l'on est tombé en défaut pour pouvoir éventuellement en repartir et chercher dans une autre direction. Je restai donc sur place, à cet endroit le tunnel que nous suivions faisait un coude brusque et ce fut une erreur que, plus expérimenté, j'aurais évité de commettre, tandis que les pisteurs, rebroussant chemin allaient contourner le massif. Le vent était léger mais stable et soufflait de la droite. L'animal, qui n'avait pas quitté le fourré et était beaucoup plus près que nous ne le pensions, entendit ou sentit mes compagnons et au lieu de sortir dans le vent par l'extrémité opposée à notre entrée, revint sur sa piste et m'obligea quand les deux coups de carabine que je lui lançai au moment où il doublait le coude de la piste ne l'eurent pas arrêté, de me jeter dans les épines pour lui laisser libre passage au grand dommage de ma chemise et de mon épiderme.



(Dessin Blancou)

La mise bas doit avoir lieu peu après la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire pour le Haut-Katanga et les régions qui se trouvent sous les mêmes latitudes, en avril ou en mai, car j'ai observé en septembre deux femelles accompagnées de jeunes de la taille d'un fort cochon dont l'emplacement de la corne antérieure n'était encore indiqué que par une légère protubérance. Il ne naît qu'un jeune à la fois et la durée de la gestation qui nous est mal connue doit se situer entre 16 et 18 mois, cette période anormalement longue, elle n'est que de peu inférieure à celle de l'éléphant, et le laps de temps considérable qui s'écoule entre les naissances font

comprendre qu'une espèce animale qui ne fut jamais très bien représentée chez nous devait être la première à disparaître.

Le Rhinocéros noir m'a paru être plus affligé par les parasites externes que n'importe quel autre mammifère sauvage de l'Afrique Centrale. Ses oreilles en cornet sont littéralement remplies de tiques de toutes les espèces et de toutes les dimensions, elles couvrent le pourtour des yeux, des naseaux, les commissures des lèvres, il y en a aux aisselles, à la jointure des cuisses et à l'anus. Quant à l'extrémité de la queue, elle offre le plus souvent l'apparence d'une grappe de raisins. Certaines de ces tiques sont énormes, surtout une variété de couleur jaune tachetée largement de brun qui atteint la dimension d'un gros haricot, j'ai trouvé aussi ces acariens chez l'éléphant des savanes du sud du Congo. Dans la cavité abdominale et entre les intestins j'ai vu de longs vers blancs, très actifs, de la grosseur d'une forte aiguille.

Il ne m'a jamais été donné de voir un rhino couvert d'une véritable carapace de boue séchée comme cela se remarque si fréquemment chez l'éléphant et le buffle, il est vrai que dans cette région on ne trouvait de boue nulle part en saison sèche mais les profondes cuvettes lisses rencontrées un peu partout prouvaient qu'ils remplaçaient une toilette humide par des poudrages à sec. On voyait d'ailleurs fréquemment des termitières aux flancs polis et des troncs d'arbres plus ou moins écorcés, indices de tentatives faites par les rhinos pour se débarrasser des tiques qui les ennuyaient.

L'odorat de ce pachyderme est certainement remarquable et il perçoit immédiatement à des distances considérables la moindre effluve transportée par le vent; c'est sans nul doute le sens sur lequel il compte le plus non seulement pour assurer sa sécurité mais encore pour le renseigner sur le sexe des congénères qui envahissent son canton et pour discerner la présence de l'eau ou des plantes dont il se nourrit le plus volontiers.

Son ouïe est excellente comme j'ai pu le remarquer à maintes reprises quand le simple déplacement d'une ramille de bambou suffisait pour faire bondir un de ces animaux couché auquel le vent stable soufflant de lui à moi interdisait de me sentir.

D'autre part je ne suis par bien sûr que la vue du rhinocéros noir est aussi déficiente que l'on se plaît à le dire. Certes, il semble distinguer fort mal un être ou un objet placé directement devant lui mais cela me paraît dû bien plus à la position si particulière des yeux situés derrière l'axe de la corne postérieure qu'à la qualité même de ces organes, et il est possible qu'il puisse distinguer normalement quelqu'un ou quelque chose placé perpendiculairement à lui-même. Il est d'ailleurs notoire que tous les animaux sauvages ne s'inquiètent guère de la présence d'un homme qui reste parfaitement immobile tandis que le mouvement semble transmettre presque aussi rapidement au cerveau la notion du danger que des effluves apportées par des courants d'air.

Là où je les ai rencontrés, ces pachydermes n'étaient jamais accompagnés des oiseaux mangeurs de tiques, les Buphagas, qui sont leurs omniprésents satellites dans l'Afrique Orientale, cependant à en juger par l'abondance des insectes parasites couvrant les rhinos que j'ai pu examiner ils auraient eu fort à faire. J'ai cependant vu près de la Lukuga des héros garde-bœufs s'élever d'un massif d'épineux où nous découvrîmes peu après deux de ces animaux. Je ne puis toutefois affirmer qu'ils les accompagnaient.

On fait au Rhinocéros noir la réputation d'être un animal vindicatif, agressif et excessivement dangereux. Mon expérience, pour modeste qu'elle

soit, me porte à affirmer qu'il n'en est rien et à attribuer aux habitudes retirées et au comportement si spécial de cet animal, aussi à ce qu'il m'a paru à une grande nervosité qui le porte à faire des mouvements inattendus bien plus qu'à un tempérament dangereux, les actes étranges qui le font considérer par beaucoup comme un animal redoutable. De 1914 à 1918 soixante à septante de ces pachydermes furent tués dans les collines bordant la vallée de la Lukuga pour le ravitaillement des troupes en campagne par des soldats, chasseurs ignorants armés de fusils de petit calibre. Il ne se produisit pas un seul accident. Il devait exister en 1919 quelque 150 rhinos noirs dans la triangle inscrit entre la Masompe, le Lualaba et le grand Lubudi, je pense en citant ce chiffre rester bien en deçà de la vérité. Vers la fin de 1925 ils avaient été tous exterminés par des chasseurs indigènes envoyés soit par des prospecteurs explorant ces régions soit par d'autres, bien plus nombreux ceux-là, à la solde des marchands de viande installés le long du fleuve et le long du rail. Cette extermination qui n'émut personne et dont on ne parla d'ailleurs pas se fit aussi, à ma connaissance, sans aucune perte de vie humaine.



(Dessin Blancou)

Je fus un jour surpris, je l'ai relaté plus haut, par un gros rhino mâle rebroussant sur sa piste dans un massif d'épineux excessivement dense. Je ne pus me garer que très imparfaitement et les deux balles que je lui adressai au moment où il contournait le coude du tunnel qui l'avait jusqu'alors dissimulé, non seulement ne l'arrêtèrent pas mais ne ralentirent en rien son allure. Il passa si près de moi que j'aurais pu je crois le

toucher aisément et ne tenta en rien de m'attaquer, ce qui lui eût été facile. Si ce petit drame de la brousse avait eu comme principal acteur un éléphant ou un buffle, les suites en auraient probablement été plus sérieuses.

Morose, le rhinocéros noir l'est certainement, mais particulièrement dangereux et agressif, non. Ce restant d'âges révolus méritait mieux que l'extermination à laquelle l'a condamné la cupidité des hommes, il n'a évidemment plus de place à l'âge du pétrole. La vitalité de cet animal est grande, plus grande encore d'après mes expériences que celle des autres mammifères de l'Afrique Centrale et, contrairement à ce que l'on observe chez l'éléphant et l'hippopotame, la fracture d'une patte ne l'immobilise nullement, cela tient probablement à ce qu'il ne marche pas à l'amble comme les deux autres gros pachydermes africains.

Quand mes compagnons m'eurent débarrassé des épines généreusement réparties un peu partout par les buissons dans lesquels l'arrivée inattendue du rhino dont je viens de parler m'avait obligé de plonger, nous examinâmes sa piste que, très vite, nous trouvâmes arrosée de gouttelettes de sang rouge vif, signe d'une blessure aux poumons. De plus sa patte avant gauche laissait un sillon, elle était donc brisée et traînait. Ce ne fut cependant que vers la tombée du jour que je pus achever mon rhino qui nous avait évidemment conduit dans des fourrés impossibles où nous l'avions fait lever plusieurs fois sans pouvoir tirer. Une seule balle des deux tirées quand il déboulait dans le tunnel, une « 470 Solid » l'avait atteint fracassant l'omoplate, traversant un peu bas un poumon et le foie et allant enfin s'arrêter sous l'épiderme de la cuisse droite. Tout gravement et fatalement blessé qu'il était notre animal était resté sur pied pendant près de six heures, galopant à bonne allure et traversant d'abominables fourrés.



Trois canaris sauvages du Ruanda Urundi



SERINUS SULPHURATUS SHELLEYI NEUMANN

Noms : Scientifique : *Crithagra shelleyi* ;
Français : Grand Canari sauvage ;
Néerlandais : Tropisch Dikbeksijse ;
Anglais : Shelley's Seed-eater.

Dimensions : longueur : 140; culmen : 11; aile : 75; queue : 58; tarse : 17.

Description : La mandibule supérieure est gris brun, l'inférieure est blanche.

L'iris est brun très foncé. La ligne sourcilière est très prononcée et jaune, les joues sont jaunes aussi. Le dessus de la tête, la nuque, le dos sont vert jaune, parcourus de stries noires qui proviennent de ce que le centre de chaque plume est plus foncé. Les sus-caudales sont légèrement plus jaunes que le dos. Les penes avec leurs couvertures et les rectrices sont noir brun à liseré jaune vert.

Tout le dessous du corps, depuis le menton jusqu'aux sous-caudales, est jaune; le jaune de la région du jabot est un peu plus verdâtre. Les sous-alaires sont jaunes aussi. Les pattes et les ongles sont brun foncé.

La femelle et les jeunes ont le jaune moins vif, plus verdâtre.

Vie : Le *Serinus sulphuratus* est notre plus grand Canari sauvage. Il est très nombreux au Ruanda-Urundi, vit par petits groupes et est fort sédentaire, on ne le voit jamais se promener en grandes volées comme le font par ici la plupart des granivores. Les mâles chantent très bien et à peu près pendant toute l'année. Pour chanter ils se mettent sur le toit ou sur une haute branche, bien en vue. Ils chantent surtout au plus chaud de la journée. Certaines tirades de leur mélodie font penser au chant de l'Alouette d'Europe, *Alauda arvensis*. Leur cri d'appel est plutôt dur.